

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France.)

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteurs et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

LE RETOUR
DU SIMPLET.

DE

JEAN CLAUDE BLAVIER

&

GUY GOURIER

Martine Séchepine	: Coiffeuse
Louise Tonbec	: Fermière
Monique Sacavin	: Patronne du bistrot
Gaston Tonbec	: Fermier et mari de Louise
Amédée Fleur	: Facteur
Frédéric Tonbec	: Fils de Gaston et de Louise. Dit Fridou
Père Colateur	: Curé
Gustave Broutechoux	: Paysan et voisin de Gaston
Arlette Chaboton	: Journaliste & animatrice de télévision
Denis Kelbogosse	: cameraman

Cela se passe au café du village. Lieu de rencontre de tous les villageois. Enfin, surtout des habitués.

Louise et Gaston ont un fils prénommé Frédéric, que l'on surnomme Fridou. Il est très niais et simplet. Suite à un jeu européen, Il est parti en ménage avec une jeune allemande. Malheureusement, le couple ne fonctionne pas, et le fils revient.

Les amis des parents, organisent l'arrivée de la télévision pour « recaser » Fridou.

Depuis toujours, Gaston doute de sa paternité en pensant à son voisin Gustave. Pendant ce temps, un ancien habitant du village, revient sous l'habit de Curé.

Acte I :

Un bistrot avec plusieurs tables. En fond de scène, un comptoir. Sur le côté, deux grandes fenêtres donnant sur la rue. Entre les fenêtres, la porte d'entrée.

Dans le bistrot, Martine et Louise sont assises à une table, buvant un petit café. Monique s'active derrière son comptoir. Martine est très coquette et Louise est habillée avec une blouse, des bas cotons, et des souliers crottés. Monique, elle est habillée simplement.

Martine – Alors on fera comme d'habitude ?

Louise – A la ferme, pas besoin d'être belle ! Mais il faudra que mon indéfrisable tienne un peu plus que la dernière fois.

Martine - On ne dit plus indéfrisable, mais permanente et encore mieux décollement de rétine. Oh non, je me trompe, décollement de racines. Mon Dieu, que je suis bête, ah, ah, ah !

Arrivée de Monique à la table. Elle s'assied.

Monique – (A Martine). Que fais-tu ici, à cette heure-là ? Tu as fermé ton salon ?

Martine - Je n'ai pas levé le rideau ce matin, pour couper les trois cheveux à Gaston, ce n'est pas la peine. Quand je pense que j'ai eu un coup de cœur pour ce patelin ! Je n'aurais jamais dû quitter Dunkerque, là-bas au moins je faisais des coupes et des brushings pour le carnaval. Ici, le temps est meilleur, mais c'est le désert. C'est

simple, je ne peux même pas changer mon vieux casque. Un jour il va finir par brûler une tête !

Monique – C'est vrai qu'il ressemble plus à un instrument de torture qu'à un casque de salon.

Martine – Je suis obligée de le conserver pour Louise. Mais dès que j'ai fini avec elle, je le range. Sinon il me ferait fuir mes clientes. Je n'en ai déjà pas beaucoup, alors là, c'est la clé sous la porte.

Monique – Un salon qui ferme c'est la mort d'un village. Je te comprends. Tout comme mon bistrot. Pour moi c'est pareil... Hier j'ai eu trois clients dans la journée. Ce sera sûrement ma meilleure journée de la semaine. On ne voit plus personne dans les rues. Et la faute à qui, hein ? Je vous le demande, la faute à qui ?

Louise – Ben, à pas de chance !

Monique – Mais non Louise, réfléchissez... C'est la faute aux éthylo-tests ! Vous savez ces appareils dans lesquels il faut souffler pour avoir le droit de conduire. Bien maintenant les gens ils boivent, mais chez eux ! Ah mais, ce n'est plus la même ambiance !

Louise – C'est vrai ça ! Même au cimetière ce n'est plus la même ambiance. Je ne trouve personne à qui causer. C'est mortel...

Martine – Dans un cimetière, c'est un peu normal.

Arrivée de Gaston. Il est habillé en bleu de travail. Il s'assied aussi à la table.

Gaston – Tiens donc Monique, sert moi donc un petit jus bien serré.

Monique – Comme d'habitude ? Avec la petite goutte ?

Gaston – Avec la petite goutte.

Louise – Tu exagères Gaston. Tu as déjà pris ta goutte ce matin à la ferme.

Monique se lève et va préparer le café derrière le comptoir.

Gaston – Qu'est-ce qu'il se passe Martine, tu es en grève ?

Martine – Il faut que je trouve quelque chose de nouveau pour attirer le client. Enfin surtout les clientes, c'est ce qui rapporte le plus.

Gaston – Déjà pour attirer le client comme tu dis, Il faudrait que ton salon soit ouvert. J'en viens et je me suis cassé le nez !

Martine – Je vais l'ouvrir pour toi ! Tu vois, je ne peux pas être plus serviable. Et d'ailleurs Louise, pendant qu'on y sera, on fait l'indéfrisable dans la foulée.

Louise – On avait dit demain ?

Martine – Nous dirons que demain, c'est aujourd'hui !

Louise – Vous avez l'art et la manière d'arranger les choses à votre avantage.

Martine – A Dunkerque, avec le monde, il fallait jongler. J'ai conservé cette habitude.

Retour de Monique avec le café et un petit verre de calva. Elle sert Gaston.

Monique – Tiens, je viens d'avoir une idée !

Gaston – Toi, une idée... C'est nouveau ! Une cafetière qui a une idée derrière sa cafetière tout en faisant tourner sa cafetière.

Monique – Eh Gaston ! Ne pousse pas trop loin ton machisme.

Martine – Tu nous l'as dit ton idée, ou on s'en fait une, d'idée !

Monique – Bien voilà... Je vais ouvrir une guinguette au bord de la rivière, et il y aura un concours de danse tous les samedis. Eh oui, ça me dit, hi, hi, hi.

Martine – Ça me fait une belle jambe ! Je ne vois pas ce que cela changera pour moi.

Monique – Détrompe-toi ! Pour aller au bal, toutes ces dames vont d'abord chez la coiffeuse. On sera deux à y gagner.

Gaston – Dis ma Louise, tu aimes toujours danser ?

Louise – Avec mes douleurs, je serai mieux dans mon lit. Et pis d'ailleurs, il ne faudrait pas que ça fasse du raffut dans le pays à point d'heure.

Martine – Louise, c'est normal que les gens aient envie de s'amuser après une semaine pénible de travail. Surtout les jeunes ! La vie est trop courte ; il faut en profiter.

Louise – S'ils sont fatigués, ils feraient mieux de se coucher tôt et de dormir. De mon temps on pensait d'abord au travail et ensuite, si on avait encore un peu de force, on rangeait son intérieur.

Monique – Comme rabat-joie, on ne fait pas mieux. Eh Gaston, je pourrai compter sur vous ?

Gaston – Ben faut voir ! J'ai un souvenir cuisant d'un concours de danse. Ben tient, je vais vous le raconter.

Louise – Encore ! On la connaît ton histoire, c'est la cinquantième fois que tu nous la ressors !

Gaston – Peut-être ben, mais n'empêche... C'était il y a longtemps, quand les fêtes patronales duraient trois jours. Ah ça, on savait s'amuser dans le temps. Je dis à la Louise, écoute chérie, je vais au jardin m'occuper des patates. Je prends le vélo, et dans la sacoche, j'avais mis mon costume, ma belle chemise blanche, et mes souliers vernis. À peine suis-je arrivé les musiciens annoncent le concours de valse. J'avais repéré une belle donzelle ; je l'ai invité à danser. Oh, je peux vous dire que je la tenais serrée qu'on n'aurait pas pu glisser une feuille de papier à cigarette entre nous. D'ailleurs, vous savez ce qu'elle me dit ? Tu as un revolver dans ta poche, ou tu es seulement content de me voir ?

Louise – Ah ben celle-là, tu ne me l'avais jamais dite !

Monique – Et alors Gaston, la suite...

Gaston - Ben tu sais quoi ? Nous avons gagné le concours. Le lendemain toujours rêveur je rentre du travail, ma Louise m'attendait devant la porte le rouleau à pâtisserie à la main.

Monique – Pourquoi ? Je ne comprends pas. (À Louise). Tu venais de faire une tarte ?

Gaston – La tarte, je l'ai eue sur la figure ! Imaginez-vous, qu'il y avait les résultats du concours de danses dans le journal. Et pis, savez quoi ? Ma photo en première page.

Louise – Ah ça ouais ! Et avec sa copine dans les bras. Je te lui ai fait passer l'envie d'y retourner au bal. Moi, je vous le dis.

Martine – Et alors, les conséquences de tout ça Gaston ?

Gaston - Mes abattis ont eu du mal à s'en remettre et j'ai eu au moins, un mois de soupe à la grimace et des nuits à l'hôtel du cul tourné. Alors la danse, c'est ben fini.

Monique – Si je comprends bien, je ne peux pas compter sur toi ?

Gaston – Ce n'est pas ça, mais avec la Louise, on n'est plus tout jeune. Et toi Martine, pourquoi tu fermes ton salon ?

Martine – Je ne le ferme pas, je le mets en jachère. Quand j'ai des clients, j'ouvre. Sinon il est en stand-by comme disent les hommes d'affaires. De toute manière je ne gagne plus ma vie. Il faut qu'on s'organise pour animer le village.

Gaston – Moi c'est pareil ! La culture, ça eut payé, mais c'est fini. La ferme ce sont les travaux forcés à perpétuité.

Martine – Mais, moi aussi j'ai une idée... Heu... Je vais transformer mon salon de coiffure en salon de beauté. Il y aura la coiffure bien sûr, mais aussi l'épilation des jambes et tout le reste. Il y aura le maquillage et surtout une cabine de massage.

Gaston – C'est quoi l'épilation et tout le reste ?

Martine – C'est pour les dames qui vont à la mer. Avec le maillot, rien ne doit dépasser. Louise, si vous êtes d'accord, je me ferai la main sur vous.

Louise – Si c'est gratuit, je veux bien rendre service. Mais il n'y a pas de danger, j'espère ?

Martine – Penses-tu ! Les gens de la grande ville y vont. Et pour ce qui est des froussards, il n'y a pas mieux. Alors tu vois...

Gaston – Pour la Louise, tu ferais mieux de prévoir la débroussailleuse !

Louise – Non, mais dis donc... C'est l'hôpital qui se moque de la charité. Tu t'es déjà regardé dans une glace, avec ton poitrail à gorille ? Tiens Martine, si tu veux t'entraîner prend mon bonhomme. Là tu auras de quoi faire.

Martine – Mais dis-moi Monique, si on veut faire ce chamboulement, il ne faut pas demander l'autorisation au Maire ?

Monique – Certainement. Mais je ne vois pas pourquoi il nous refuserait de monter une guinguette. Ah oui ! J'ai oublié de vous dire... J'ai encore une nouvelle idée.

Gaston – Encore ! Décidément, tu es une machine à penser. Ce n'est pas cafetière que tu aurais dû faire, mais technocrate.

Monique – Gaston si tu me cherches, tu vas me trouver. Bon, revenons à mes moutons... C'est une idée qui pourrait bien plaire à tout le monde... Le Karaoké !

Louise – Qu'est-ce que tu vas encore nous inventer ? Le carra machin chose, c'est français ? On dirait du japonais.

Monique – Je ne sais pas si c'est japonais ou chinois, mais on s'en fiche. C'est simple ; on chante en voyant défiler les paroles. C'est très amusant.

Louise – On voit bien que tu n'as jamais entendu le Gaston chanter. Je peux te dire que là, tu le fermes ton bistrot.

Monique – Tu n'es pas encourageante. Qu'est-ce que tu as la mère, tu choungnes ?

Louise – Ça fait six mois qu'on n'a pas de nouvelles du Fridou et je m'ennuie.

Gaston – Eh ben, ce n'est pas mon cas ! Ça fait six mois que je me repose, au contraire. Ne plus voir sa tête de débile tous les matins, j'ai l'impression d'être redevenu un père normal.

Louise – Je ne sais pas si tu es normal, mais parler de la tête de débile de ton fils, ce n'est pas très gentil.

Gaston – Ouais, bon... C'est juste une expression !

Louise – Expression ou pas, depuis qu'il est parti, il y a la moitié de la propriété en jachère ; on ne voit plus que des marguerites et des coquelicots.

Gaston - Je ne peux pas tout faire.

Louise - C'est certain que le Fridou en faisait plus que toi et ce n'était pas difficile !

Gaston - Je suis quand même le chef d'exploitation... Un chef d'exploitation doit avoir l'œil et avec Fridou c'était un peu spécial, il fallait avoir une vision à trois cent soixante degrés.

Louise – Oh, mais qu'est-ce que tu es enrageant mon pauvre Gaston ; qu'est-ce que tu es enrageant ! Il n'empêche que grâce à « l'Amour entre pays », il est parti en Allemagne avec une belle gamine. Si cela se trouve, il est peut-être même marié maintenant ?

Gaston - Je me demande pourquoi tu ne l'appelles pas, si tu as tellement envie de savoir...

Louise – Ben, j'essaie tous les jours, mais quand ça décroche, je ne comprends rien.

Gaston - C'est normal, les Allemands, ils ne parlent pas comme nous... C'est ben connu, ils parlent allemand.

Louise - Qu'est-ce que je peux faire alors ?

Gaston – Eh ben, tu apprends à parler allemand.

Martine – C'est une bonne idée. Pour t'occuper pendant tes journées à la retraite, et bien tu apprends l'allemand.

Monique – À mon avis, ce n'est pas demain la veille qu'elle parlera allemand. Ils ont des mots à rallonge, je ne vous raconte pas.

Louise – Ça, c'est ben vrai. Voyez... Les pommes de terre, vous savez ce que c'est ?

Monique – Il ne faudrait pas nous prendre pour des buses non plus !

Louise – Ouais ! Eh ben, les Allemands, ils appellent cela kartoffel. Ça ne veut rien dire kartoffel ! Ils ne peuvent pas appeler ça pomme de terre comme tout le monde ?

Martine – C'est que les Allemands, ils parlent allemand en Allemagne.

Monique – C'est pour cela que pendant ta retraite Louise, tu apprends l'allemand pour aller voir ton petit.

Louise – Et puis de toute manière, pour le Gaston et moi, il n'y a pas de retraite. Les animaux, il faut ben s'en occuper, sinon qui va le faire ?

Gaston – Attends... Je ne vois pas d'autre chose à faire que d'attendre. Ça m'étonnerait qu'on n'entende pas parler d'une connerie du Fridou... Six mois sans bêtises ça me paraît long.

Louise – Bon ce n'est pas le tout, mais on a du travail à la ferme. Gaston, tu as fini ton café ?

Gaston – Ouais, mais je reprendrai bien une petite goutte.

Louise – Tu exagères. Après, dans ton tracteur, tu ne verras plus ton GPS.

Gaston – Et alors ? Il fera les SPG !

Louise – Qu'est-ce que tu vas encore nous inventer ?

Gaston – Ben, rien. Il fera les sillons pour Gaston.

Monique – Laisse-le faire Louise. Après tout on n'a qu'une vie. Je vais te chercher ça Gaston.

Monique se lève et passant devant la fenêtre regarde dehors.

Martine - Qu'y a-t-il de beau dehors, Monique ?

Monique – C'est Amédée, le facteur... On dirait qu'il vient ici. Ça y est, Il est stationné... Et il klaxonne ? Pourquoi il klaxonne ? Tiens il y a quelqu'un avec lui qui descend de la voiture.

Gaston se lève à son tour et va voir avec Monique.

Gaston – Je me demande qui c'est ce blaireau ? Oh, là, là ! Mais c'est... Je crois bien que c'est le Fridou. Tiens qu'est-ce que je vous disais il y a un instant ? C'est sûr, il a fait une connerie.

Amédée – (En entrant). Bonjour la compagnie des pipelettes.

Monique – Ça ne va pas Amédée ! Si c'est pour nous insulter, tu peux retourner d'où tu viens.

Amédée – C'est bon la Monique ! C'est un mot d'humour. À moins qu'aujourd'hui ce ne soit pas ton jour ? Devinez qui que je vous ramène ?

Gaston – Si c'est le Fridou, ça ne m'étonne pas ! Il a encore fait une connerie. Tiens justement j'en parlais à l'instant. Je disais six mois s'en faire de connerie, ça va bientôt arriver. Ça c'était sûr !

Louise – Tais-toi donc Gaston. S'il est là, c'est qu'il y a une bonne raison.

Entrée de Fridou habillé d'un costume et pleurnichant. Il porte des lunettes avec des verres très épais. Il va dans les bras de Louise qui s'est levée.

Fridou - Oh ma m'man, ma m'man...

Gaston – Et c'est reparti comme en quatorze. On aurait dû envoyer les taxis pour l'empêcher de rentrer !

Amédée – Je vous le ramène. Il avait perdu ses lunettes et il partait dans l'autre sens.

Louise – Mais Fridou, que s'est-il passé ?

Fridou – Je ne sais pas !

Sous le coup de l'émotion, les mots ne sortent pas. Il bredouille n'importe quoi. Tous le regardent en essayant de comprendre son charabia. La scène peut durer un peu.

Amédée raconte tout, en mimant et avec de grands gestes !

Amédée - En sortant de la poste, une Mercedes m'a doublé à grande vitesse. Une voiture énorme, à quatre moteurs...

Martine – Amédée, une voiture à quatre moteurs ça n'existe pas ! Tu es sûr d'être à jeun ?

Amédée – Pour sûr que je suis à jeun. Pour distribuer le courrier, il vaut mieux avoir les idées claires.

Monique – Il veut sûrement dire, à quatre roues motrices.

Amédée – Voilà, c'est ça. Quatre roues motrices, commandées par quatre moteurs.

Martine – Laisse tomber Monique. Bon alors Amédée, tu as vu une grosse voiture, et après ?

Amédée – Après ? Ben... J'ai pris peur, je me demandais ce qui m'arrivait dessus. La nana qui conduisait, elle aime les dérapages contrôlés.

Gaston – À tous les coups, c'était la Gertrude Burger. Il ne faut pas chercher !

Louise – Gertrude Schnekenburger, mon vieux Gaston. Tu n'as aucune mémoire.

Gaston – Ne commence pas à m'énerver la Louise. Burger ou Schnekenburger, c'est du pareil au même. On est dans le burger. Là, tu chipotes la Louise... Pis laisse donc Amédée nous dire la suite.

Amédée – Donc, je continuais tranquillement ma tournée quand je suis arrivé chez vous, à la ferme. Deviner quoi ? Ben. J'ai vu la gamine sortir en furie de sa voiture, ouvrir la porte du passager, et tirer un gars par la manche. Une belle gamine par-dessus le marché. (Il montre une poitrine généreuse). Elle lui a jeté la valise par-dessus.

Louise - C'était mon Fridou ?

Gaston – Mais tais-toi donc à la fin. Laisse Amédée finir son récit.

Amédée - Je ne l'ai pas vu tout de suite. C'est quand je me suis approché que j'ai reconnu l'Artiste. Et votre Gertrude en a profité pour me donner son courrier.

Gaston - Et ben Fridou, dis-nous quelque chose ?

Fridou – Elle ne veut plus de moi, ma Gertrude !

Gaston - Pas besoin de le dire ; ça, on l'avait deviné. J'ai eu plus de mal à comprendre le contraire, le jour où elle t'a choisi.

Louise – Chut le Gaston. Laisse Amédée raconter...

Amédée - Quand j'ai vu qu'il prenait la route de Frigonnas les Oies, j'ai dit halte-là, Fridou, c'est de l'autre côté. Je savais que vous faisiez réunion au bistrot. Comme presque tous les jours.

Louise - Heureusement que tu étais là, Amédée.

Fridou – Au bout de six mois, je me rappelais plus du chemin. C'est un bail, six mois !

Gaston – (A Amédée). Comme presque tous les jours ? Dis qu'on est des alcooliques pendant que tu y es !

Amédée – Je n'ai pas dit ça !

Gaston – Oh, mais tu l’as pensé si fort, que je me demande ce qui me retient de te donner un bon coup de pied aux fesses.

Amédée – Ce qui te retient ? Eh la bourrique, c’est que tu ne peux plus lever la jambe. Voilà ce qui te retient !

Gaston – Moi, je ne peux plus lever la jambe ?

Gaston se lève et va pour donner un coup de pied à Amédée. Il perd l’équilibre et tombe à terre.

Gaston – Satanées guiboles ! Mais... Mais toi, Amédée, tu ne perds rien pour attendre.

Louise – Bon Gaston, tu as fini de faire le mariole ? Tu n’as plus vingt ans, et tes jambes non plus.

Amédée – (Qui aide Gaston à se relever). Déjà à l’école tu n’arrivais pas à me battre. Ce n’est pas aujourd’hui que ça va commencer.

Louise – C’est bon Amédée. Ce n’est pas la peine d’en rajouter.

Amédée – Tiens Gaston... Comme je ne suis pas rancunier, je te donne la lettre que m’a transmise votre Gertrude.

Gaston - C’est sûrement l’explication... Il faut la lire... Mais donne-la plutôt à la Louise. Avec mes yeux, je vais avoir des problèmes pour la lire.

Amédée – Eh ben dit donc Gaston... Les jambes, les yeux et pis quoi encore ?

Gaston – Tu verras quand tu auras mon âge !

Amédée – Je te rappelle qu’on a six mois d’écart ! Et moi, je travaille encore.

Gaston – Moi aussi, à la ferme, je travaille.

Amédée – Ouais ! Tu supervises... Heureusement qu’il y a la Louise, sinon la ferme aurait déjà été vendue aux enchères. Mais tu dois être heureux que le Fridou revienne. Ça va te faire de la main-d’œuvre à bas prix.

Louise – Vous arrêtez tous les deux ? Bon, Amédée, tu me la donnes cette lettre ?

Amédée donne la lettre à Louise.

Louise – Il faut excuser Gaston, mais il ne sait pas lire.

Gaston - Depuis qu’elle est passée à la télé celle-là, elle se prend pour Balasko... Il n’y a rien à en tirer... Tu la lis, au lieu de t’acagner.

Louise - Je suis trop émue... Je ne pourrais jamais.

Amédée - (Un peu curieux). Je peux le faire si vous voulez.

Gaston - Allez, vas-y, on perd du temps. Et pis, on n'a rien à cacher...

Fridou – Vous peut-être, mais c'est mon intimité, tout de même.

Gaston – Ton intimité ? Mais ma parole tu parles comme les grands maintenant ! Mais alors, puisque tu emploies les grands mots, je vais te dire... Elle était où, ton intimité, lorsque tu as participé au jeu télévisuel, de « l'Amour entre pays » ? Hein ! Elle était où ton intimité quand tu as choisi Gertrude ?

Louise – C'est bon Gaston, tu ne vas pas refaire l'histoire !

Gaston – Tu as raison ma Louise. Mais parler d'intimité... Bon Amédée, tu nous la lis cette bafouille, ou il faut te torturer pour savoir...

Amédée – C'est Gertrude Schneckeburger qui écrit... Monsieur et Madame Tonbec ; elle écrit drôlement bien le français, pour une Allemande.

Gaston – C'est normal, ils sont restés cinq ans chez nous.

Louise – Gaston, tu nous emmerdes avec tes allusions.

Amédée – Je continue... Je suis désolée, mais je vous renvoie votre fils.

Gaston - Elle est bonne celle-là... Je vous renvoie votre fils... La marchandise était non échangeable ! Il y a entorse au contrat... Et pourquoi, ne pas rembourser la note pendant qu'elle y est !

Amédée - Ne te fâche pas Gaston... Je poursuis ; Fridou est un excellent junge...

Louise - Qu'est-ce que c'est le junge machin chouette ?

Amédée - Tu ne sais pas ça la Louise, on apprenait l'allemand en sixième...

Gaston - Comme elle était surdouée la Louise, elle est passée directement en ménagère. Tu ne le savais pas, Amédée ?

Amédée – Junge, ça veut dire, un ami, un garçon... Je continue, il est courageux et travailleur, mais fait un impossible mann.

Louise - Un quoi... Je ne comprends rien... Elle ne peut pas parler français comme tout le monde !

Amédée - Si vous m'interrompez tout le temps, on ne va pas y arriver. Un mann c'est un homme, un mari... Je l'avais trouvé très touchant à la ferme, mais dès le

lendemain, les ennuis commencèrent. Dans l'avion, il a vomi partout et les hôtesses étaient furieuses... Tout le monde nous maudissait.

Gaston - Tu ne pouvais pas aller dégorger aux toilettes, imbécile ?

Fridou - J'étais attaché, je pouvais ne pas partir...

Amédée - Les stewards ont bien dû t'expliquer que tu pouvais te détacher après le décollage ?

Gaston - Non là... Ne cherche pas... C'est trop compliqué... Bois plutôt un canon ; ça assèche la gorge la lecture et de t'écouter c'est pire encore.

Amédée – Tu as raison Gaston. Monique, tu me sers un petit blanc ?

Gaston – Pour moi aussi. Je ne vais pas laisser Amédée boire tout seul. Cela ne se fait pas.

Louise – Gaston, tu exagères !

Martine – Et on dit s'il vous plaît, quand on est poli !

Monique se lève pour servir Amédée et Gaston.

Martine – Alors, Amédée, continue. C'est passionnant !

Amédée – Deux minutes. C'est que j'ai la pépie, moi.

Gaston – C'est sûr ; ça donne soif des aventures pareilles.

Martine – Oui, mais on est en plein suspens... Même dans mon salon, je n'ai jamais entendu des histoires semblables. Ça ferait un scoop dans les journaux people !

Monique revient avec six verres et une bouteille de vin blanc. Elle remplit les verres.

Monique – Pendant qu'on y est, on va trinquer ensemble au retour du Fridou.

Louise – (A Gaston). Ce n'est pas encore aujourd'hui que tu vas transpirer au travail.

Gaston – Le travail, le travail... Mais moi, j'ai passé l'âge.

Amédée – Moi, je travaille bien encore. Et je n'en suis pas mort !

Gaston – Ne t'inquiète pas. Ça va t'arriver comme tout le monde.

Louise – Vous ne pourriez pas parler d'autre chose ?

Monique – Tu as raison Louise, trinquons. Allez, au retour de Fridou...

Tous – Au retour de Fridou.

Louise – Maintenant Amédée, tu peux continuer ?

Amédée – Ah oui ! Où en étais-je... Alors je continue... Ensuite, au moment de la prise des bagages, Fridou est reparti avec la valise d'un diplomate... Nous avons passé deux jours au poste pour explication... On nous a pris à un moment, pour des terroristes. Ça commençait mal...

Louise - Elle cause bien la gamine ; j'aurais pu me tromper tout pareil ? Toutes les valises se ressemblent.

Amédée – Sauf, et ce n'est pas un détail... Elles ne portent pas toutes le même nom.

Gaston - Ça, on sait de qui il tient le Fridou... Pour tout mélanger, c'est sa mère tout craché.

Amédée - Le plus difficile, et je dis la vérité, c'est qu'il a fallu attendre trois mois pour qu'il accepte de venir dans mon lit...

Gaston - Tu penses bien, il n'avait jamais rien vu... Et la mère n'y avait pas donné une seule explication.

Louise – Et comment c'est-y qu'on faisait dans le temps ? (A Gaston). Ta mère t'en a donné des explications ? Non ! Et pourtant on a fait un enfant.

Gaston – Justement ! C'est peut-être parce que je n'ai pas eu d'explication, qu'il est comme il est !

Amédée – Il fait soif. Dis Gaston, tu payes ta tournée ?

Gaston – Allez Monique, remets-nous ça !

Monique ressert les verres.

Louise – Eh bien, vous allez être beaux, avec tout cet alcool.

Gaston – Ben quoi ? C'est jour de fête aujourd'hui. Ton gamin est de retour.

Louise – Je te signale que c'est aussi le tien.

Gaston – A la santé du fils prodigue.

Tous – A Fridou.

Louise – Amédée, tu nous lis la suite ?

En lisant la suite, Amédée rigole.

Louise - Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Amédée - C'est la suite qui me fait marrer... La gamine dit qu'après ça elle a dû attendre un mois de plus avant qu'il se déshabille... C'était long... C'était long. Je la comprends la pauvre fille.

Gaston – Si c'était si long, c'est que c'était bon ! N'est-ce pas ce qu'on dit d'habitude ?

Amédée – Oui, mais là, ce n'est pas utilisé dans le même sens. Elle veut dire qu'il a mis du temps avant de se déshabiller.

Gaston - Il ne ressemble pas à son père ; moi, c'est à poil que je me sens le mieux. Hein la mère ?

Amédée - Attends la suite ! (Il rigole à nouveau). Quelle patience... Tout ce long chemin pour constater que sa pratique de l'acte sexuel est celle d'un rabbit.

Louise - Un rabbit... Une bitte, je sais ce que c'est ! (Silence). Ben oui, quoi ! Mon père avait un bateau... Mais rabbit c'est quoi ?

Amédée - Un rabbit c'est un lapin. D'après la gamine, Fridou fait l'amour comme un lapin. (Le facteur se tord de rire).

Fridou - J'aime bien les lapins...

Louise - Là, je reconnais bien son Père...

Gaston - La mère, tu dépasses les bornes ! Tu m'insultes devant le facteur.

Amédée – Il ne faut pas te contrarier Gaston, ça n'empêche pas de faire de beaux enfants... La preuve ! (Montrant Fridou, il a un fou rire).

Gaston - Tu l'as dit Amédée... Un beau spécimen. Et encore élevés au bio. Si c'était le contraire, je me demande ce que ça aurait pu donner.

Amédée – Je continue ; j'ai fait ce que j'ai pu Monsieur et Madame Tonbec, mais ce n'était pas possible. De plus, il laboure en diagonale, ce n'est pas pratique.

Gaston – Ben dit Fridou ! Tu laboures de travers maintenant. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Fridou – Ben, ce n'est pas ma faute. Là-bas, ils boivent des chopes de bière toute la journée. Alors moi aussi. Et à la fin, la tête ce n'est plus ce que ça doit être.

Louise - C'est à cause de ses yeux. Il n'a pas deux dixièmes à l'œil droit. Ne t'en fais pas mon Fridou, tu vas retrouver ta maison. Tes vieux parents, le pompon et ton doudou. Tu seras bien plus heureux.

Amédée – Bon, je termine la lettre. Vous comprendrez que devant cette situation, je considère que le conciliabule n'est plus possible. Dit Gaston, elle cause bien la gamine. Ce n'est pas comme ton Fridou !

Gaston – Amédée, tu lis et tu la fermes. Compris ?

Louise – C'est vrai ça ! Tes commentaires tu peux les garder pour toi.

Amédée - Eh, ne vous ne fâchez pas ! Moi, ce que j'en disais... Bon cette fois, c'est la fin... En souhaitant une belle nouvelle vie à Fridou, je vous prie de recevoir, etc., etc.

Martine – Quelle histoire !

Monique – Ouais, mais avec Fridou, cela ne pouvait pas en être autrement.

Amédée - Bon ben, ce n'est pas tout ça qu'est ça ! Il faut finir la tournée. Allez Fridou, une de perdue, dix de retrouvées !

Gaston - Non là, c'est une de perdue, ça fait une de perdue.

Amédée - On ne sait pas, parfois, le hasard fait bien les choses.

Gaston - Oui, mais lui, il n'a pas été fait au hasard. C'est ça la nuance.

Amédée – Peut-être pas au hasard, mais peut-être par accident. N'est-ce pas la Louise ? Allez, salut la compagnie, à la prochaine.

Gaston – Attends Amédée... Qu'est-ce que tu veux dire par être fait par accident ?

Amédée – Ben, que ce n'était pas prévu au tableau.

Gaston – Écoute Amédée ; moi je te connais bien. Et si tu parles comme ça, c'est que tu sais quelque chose !

Amédée – Moi je ne sais rien. Et que même si je savais, je ne dirais rien. Je suis comme les avocats, tenu par le secret professionnel.

Gaston – Mais de quel secret tu parles, nom d'un chien ?

Louise – Amédée, la ferme ! Quand tu as bu, tu parles trop.

Amédée – Oh, mais des secrets, j'en ai plein. Tiens, quand le matin tu portes un recommandé et que la dame est encore en déshabillé à onze heures du matin, c'est

louche. Ou quand tu arrives chez quelqu'un et qu'il y a une personne qui ne devrait pas être là, c'est bizarre.

Gaston – Des noms, donne des noms.

Amédée – Gaston, si tu veux savoir, demande au Curé. En confession, il doit en savoir des choses. Bon, cette fois j'y vais. Salut la compagnie.

Sortie d'Amédée.

Martine – Sur ce coup-là, je suis sûr qu'Amédée sait des choses.

Monique – Ouais, et ça te démange de savoir, n'est-ce pas ?

Martine – Comme quoi, il ne faut pas se fier aux apparences. Un village si tranquille, mais qui a une vie si mouvementée. Ça, ça me plaît !

Louise – C'est bon Mesdames. Je suis certaine qu'Amédée affabule. Et toi Gaston, qu'est-ce que tu as encore pour faire une tronche pareille.

Gaston - Ben la Louise, y a de quoi. Figure-toi que ton gredin...

Louise - Je te signale que c'est le tien aussi, et puis peu importe de qui il est, il faut l'accepter. Il n'empêche, il est beau mon Fridou, vous ne trouvez pas ?

Martine – C'est sûr que bien costumé comme cela, il fait bonne impression.

Monique – C'est la preuve qu'il ne faut jamais se fier aux impressions !

Louise – Que voulez-vous dire Monique ?

Monique – Bien ; qu'il faut voir le costume retiré.

Louise – Je vais vous dire... Au village il n'y a pas un jeune homme aussi beau. Quand je pense qu'il est né prématuré, ben il s'est bien remis.

Gaston – J'ai toujours eu un doute ! Un prématuré de trois kilos neuf ? Je ne vous dis pas s'il avait été au bout des neuf mois. Il aurait fait huit kilos. Un petit veau. Enfin un veau prématuré !

Louise – Un doute, un doute ? Il est bien né, six mois après notre mariage ? C'est ben la preuve de la prématuration !

Gaston – Ouais ! Ça fait des années que je l'accepte et j'en deviens tout déboussoler. Il ne comprend jamais rien.

Louise - Ben toi aussi ça t'arrive de ne pas comprendre et moi ça fait plus longtemps que je te supporte.

Gaston - Mais toi, ce n'est pas pareil, tu as signé le contrat devant le maire et tout le tintouin.

Louise - Et alors?

Gaston - Tu me dois le respect et me servir... Sers-moi donc un autre verre de vin.

Louise - Mais tu n'as pas bien lu le contrat... Toi aussi tu me dois le respect alors, va te servir tout seul.

Gaston – Tu es comme ton gars, tu ne comprends rien non plus... Refus d'obéissance, je pourrais le déchirer le contrat et à la place remplir sur le champ, le cahier du divorce si je voulais.

Louise - Mais mon pauvre vieux, t'irais où ?

Gaston - J'irai où, elle est bonne celle-là ! C'est toi qui ferais ta valise. Et puis tiens, je ne te ferais pas d'histoire pour la garde de l'enfant.

Louise - L'enfant il a trente-cinq ans, il peut se garder tout seul.

Gaston – Je n'en suis pas si sûr ma pauvre Louise, je n'en suis pas si sûr.

Monique – Vous n'allez pas divorcer à vos âges, tous les deux ?

Gaston – Ce n'est pas l'envie qui manque.

Louise – L'envie, non, mais le courage, si ! Et pis d'ailleurs, qui voudrait d'un bonhomme pareil ?

Martine – Au salon, on voit des vieilles dames qui aimeraient ne pas rester seules.

Gaston – Des vieilles dames ? Mais vous ne m'avez pas bien regardé ! Des vieilles dames et pis quoi encore.

Fridou – Quand vous aurez fini de vous disputer, on pourra rentrer à la ferme. J'aimerais revoir la Cajoline !

Martine – Eh bien Fridou, tu nous avais caché que tu avais une copine au pays !

Louise – Ne t'emballe pas Martine, Cajoline c'est une vache. Tu as raison Fridou, on rentre à la ferme. Allez Gaston on y va...

Gaston – On ne peut même plus prendre cinq minutes, sans qu'elle vous tombe sur le paletot.

Gaston se lève. Louise lui donne des coups de pied aux fesses.

Louise – Allez, on se dépêche, le travail n’attend pas. Et moi, je suis encore capable de lever la jambe. Allez oust !

Gaston, Fridou et Louise sortent.

Martine – Et sa permanente ? Elle a encore oublié. Et la coupe de Gaston ? Et voilà, deux clients en moins pour aujourd’hui !

Monique – Ne t’inquiète pas. Ils reviendront demain. Aujourd’hui, ils sont tout retournés par le retour de Fridou.

Martine – Dis Monique, qu’a voulu dire Amédée tout à l’heure, avec son secret ?

Monique – Je n’en sais fichtrement rien. Et franchement je m’en tape comme de la dernière couvée. Ici, derrière le bar, j’en entends des vertes et des pas mûres. Si je devais faire attention à tout, j’aurais la tête comme une citrouille.

Martine – Ouais, mais n’empêche qu’il y a anguille sous roche avec la Louise. Et ça, tu ne me le retireras pas de la tête !

Fin de l’acte I

Acte II :

Voix off : Le lendemain, toujours au bistrot du village.

Monique est seule derrière son comptoir. Entrée de Gaston.

Gaston – Bonjour Monique.

Monique – Bonjour Gaston. Tu es là de bonne heure aujourd'hui. Tu es tombé du lit ?

Gaston – Je suis toujours debout de bonne heure pour mes bêtes. Dis, tu pourrais me servir un petit-déjeuner ?

Monique – Tu ne déjeunes plus chez toi, maintenant ?

Gaston – (S'asseyant à une table). La Louise ne veut plus me servir.

Monique – C'est nouveau ça ! Et pourquoi donc ?

Gaston – Elle m'a dit, que si je voulais divorcer, qu'il fallait que je m'habitue.

Monique – Ce n'est pas faux. Mais franchement, vous n'allez pas divorcer tout de même ? Pas après trente-cinq ans de mariage !

Gaston – Ce que j'en sais moi ! Pense donc... Il y a des couples qui divorcent après cinquante ans de mariage. Alors nous, trente-cinq ans, on est des jeunes mariés.

Monique – En plus, trente-cinq ans de mariage, le plus dur est fait ! Vous allez vous rabibocher et puis c'est tout. Et puis, pensez donc à Fridou. Vous n'allez pas le laisser seul ?

Gaston – C'est sûr que ça lui ferait un choc, le pauvre !

Monique amène à table, café et petits croissants. Elle s'assied à ses côtés.

Monique – Alors, raconte-moi.

Gaston – Ben, il n'y a rien à dire ! Tu étais là hier. Je lui ai dit que j'allais déchirer le contrat, comme si je lui avais dit qu'elle était belle. C'était une boutade !

Monique – Dire à une femme qu'elle est belle, et dire que c'est une boutade, tu ne fais pas dans la dentelle.

Gaston – Ouais, ben, c'est une façon de parler. Et voilà que Madame prend les mots aux pieds du cheval.

Monique – Au pied de la lettre Gaston. On dit au pied de la lettre.

Gaston – C'est du pareil au bourricot.

Monique – Pareil au même.

Entrée de Louise.

Louise – Ah, je me doutais ben que tu étais là. Incapable de faire ton petit-déjeuner toi-même. Et ça veut prendre sa liberté ? Mon pauvre Gaston, mais tout seul tu serais incapable de t'occuper de toi. Il te faudrait une aide ménagère. Comme pour les personnes handicapées.

Gaston – J'aimerais ben déjeuner en paix, si c'était possible. Pour le handicap on verra après. Et d'ailleurs, à propos de handicap, tu ferais bien de t'occuper du Fridou.

Louise – Oh, mais qu'est-ce que tu es enrageant mon vieux Gaston, qu'est-ce que tu es enrageant ! Et ben, qu'est qu'il a encore fait ?

Gaston – Figure-toi que je lui ai demandé de labourer le champ des pâquerettes.

Louise – Je sais ben, c'est toi qui lui as demandé hier ! Entre-nous, tu pousses Gaston, tu pousses ! Tu ne lui as même pas laissé le temps de défaire sa valise, ni d'aller voir Cajoline, que tu lui donnais du travail. Il y a des jours où tu pousses, moi je te le dis !

Gaston – La nature, ça n’attend pas. Ça pousse.

Monique – Bon, pousse tous les deux. Vous n’allez pas recommencer à vous chamailler ?

Gaston – Tu as raison Monique. Donc je lui ai demandé de labourer le champ.

Louise – Et toi, tu n’étais donc pas avec lui ?

Gaston - Moi j’avais d’autres choses à faire.

Louise - Au bistrot...

Gaston - Tu me surveilles maintenant ! J’avais soif et tu veux plus me servir comme avant.

Louise - Ça fait trop longtemps que je te sers et finalement ça me dessert.

Gaston - Ça me dessert, ça me dessert ; c’est la Monique ou c’est la Martine qui te met ces mauvaises idées en tête.

Monique – Pour un gars de la terre, c’est bien de connaître Lamartine.

Gaston – Évidemment que je la connais la Martine. Tu es bizarre Monique, aujourd’hui.

Monique – Laisse tomber Gaston, c’est trop compliqué pour toi.

Gaston – (A Louise). Alors c’est la Monique qui te met ces idées en tête ?

Louise - Elle a raison, ni pute ni soumise la Monique.

Gaston - Ni soumise peut-être, mais pour le reste, faut voir.

Monique – Attention Gaston ! Je veux bien être gentille, mais il y a des limites.

Louise – Elle a raison Monique ! Finis donc ton histoire au lieu de radoter.

Gaston – Ouais ! Alors je lui dis va labourer le champ des pâquerettes.

Louise – Bon ; tu me l’as déjà dit !

Gaston - Tu m’interromps tout le temps, je suis ben obligé de reprendre à chaque fois.

Louise – Ce n’est pas utile ; même si je suis fatiguée j’ai quand même gardé cinq minutes de mémorisation.

Gaston - Eh ben, quand je suis revenu de...

Louise – Du bistrot...

Gaston – Non, tu es agaçante à la fin ! De la grange, je vois le Fridou en train de labourer.

Louise - Ben qu'est-ce qu'il y a de drôles, là-dedans ?

Gaston - Ben justement, jusque-là, rien ! Mais c'est après que ça se gâte. Il était en train de labourer chez le voisin.

Louise - Ah nom de Dieu ! (Louise se tient la tête).

Gaston - La propriété fait deux cents hectares et lui, qu'est-ce qu'il fait, il laboure chez le voisin comme si n'y avait pas assez boulot chez nous.

Louise - Déjà que nos rapports avec lui ne sont pas trop bons.

Gaston - Il va gueuler le Gustave, je te le dis, il va gueuler ! D'autant plus qu'il venait de semer dix hectares de blé ; ça ne va pas lui plaire, ça c'est sûr.

Louise - Et tu l'as arrêté ?

Gaston - Qui ça ?

Louise - Ben ton gamin...

Gaston - Ben évidemment... J'ai dit stop là le Fridou ! Rentre à la maison, tu as fait assez de conneries pour la journée. Demain tu auras encore toutes tes chances.

Amédée rentre essoufflé. Il s'installe au bar.

Amédée – Ah, j'étais sûr de vous trouver là. Voilà que je commence ma tournée et que vois-je ? Le Curé !

Monique – Oui, et alors ?

Amédée – Tiens Monique, tu me sers un petit café... Alors ? Eh ben je suis certain qu'il est au courant pour Fridou et il vient bénir son fils.

Monique se lève et va derrière son comptoir servir Amédée.

Gaston – Eh, qu'est-ce que tu racontes Amédée ? Bénir son fils ?

Amédée – Euh... C'est-à-dire... Ben...

Louise – Amédée, tu continues à raconter des conneries grosses comme toi. Ferme-la !

Amédée – (S’essuyant le front avec son mouchoir). Ben, c’est-à-dire que, c’est bien connu. Pour le Curé nous sommes tous ses fils !

Gaston – Et d’ailleurs pourquoi il voudrait bénir mon fils, puisqu’il ne le connaît pas ?

Amédée – C’est bien connu, les Curés aiment bénir. Ils bénissent ben les vaches !

Louise – Je te remercie de la comparaison. Tu n’avais pas d’autres choses à rajouter pendant que tu y es ?

Entrée du Curé, le père Colateur.

Le Curé – Bonjour mes enfants.

Amédée – Ah, qu’est-ce que je vous disais ?

Le Curé – Et que disais-tu Amédée ?

Amédée – Que pour vous, nous étions tous vos fils.

Le Curé – C’est vrai. Mais vous êtes d’abord les enfants de Dieu. Tu sembles énerver Gaston ; quelque chose te tracasse ?

Gaston – Non, je vais ben. Vous voulez peut-être un petit café ?

Le Curé – Ce n’est pas de refus ! Mais je préfère un petit blanc. (Plus fort). Monique un petit blanc, mais de ma bouteille Monique.

Gaston – Monsieur le Curé à sa bouteille ? C’est celle du dimanche peut-être ?

Le Curé – Pas vraiment. Mais c’est une cuvée que Monique fait venir spécialement pour moi. Du Jurançon. Un vin de messe en quelque sorte, et ça me convient tout à fait.

Amédée – Bon ben moi, je vais continuer ma tournée. Messieurs Dames.

Monique amène un verre de blanc au Curé pendant qu’Amédée sort.

Le Curé – Si, je ne me trompe pas, tu sembles bien énerver Gaston.

Gaston – Bon, d’accord, je suis énervé ! Et vous savez pourquoi je suis énervé ?

Le Curé – Non, mais je vais très certainement le savoir sous peu.

Gaston – Eh ben c’est à cause du secret ! Le secret de l’accident.

Le Curé – Il y a eu un accident ? Quelqu’un est blessé ?

Gaston – Non, je vous parle de l’accident de naissance du Fridou.

Le Curé boit son verre de vin d'un trait. Lorsqu'il boit, il regarde de travers.

Louise – Jean-Louis, souviens-toi du secret de la confession !

Le Curé – Remets-moi ça Monique, s'il te plaît ! Co... Comment... Comment veux-tu que je connaisse cela ?

Gaston – Ben peut-être que votre Bon Dieu vous tient informé. Mais Louise, tu l'as appelé Jean-Louis ?

Louise – Ça m'a échappé ! Dans le temps, avant qu'il ne soit Curé, tout le monde ici l'appelait Jean-Louis. Ce n'est pas un secret.

Monique sert le verre du Curé.

Gaston – Ouais et alors, c'est quoi ce secret ?

Le Curé – Mais Gaston, je n'en sais rien moi ! Et puis même si je savais quelque chose, je ne pourrais rien dire. Le secret de la confession.

Gaston – Alors la poste c'est le secret professionnel, l'église le secret de la confession, le Gustave le secret de la rupture, Louise le secret conjugal et moi, je suis comme un con !

Louise – Laisse tomber Gaston ! Sinon, que nous vaut l'honneur de votre visite, Monsieur le Curé ?

Le Curé - Je passais dans le coin et je me disais qu'on vous voyait plus à la messe depuis que vous êtes passés à la télévision avec cette émission « l'Amour entre pays ».

Louise - C'est à cause des papas rassis !

Monique – Des paparazzis Louise, des paparazzis.

Le Curé - Que voulez-vous c'est la rançon de la gloire, ce n'est pas facile d'être des people. Il est bien bon ce petit vin. Tenez Louise goûtez. (Il tend son verre à Louise).

Louise – Hum, il est bon. Je pourrais en avoir un verre ?

Le Curé – (A Monique) Un petit verre pour ma Louise.

Monique – Bien dit donc Louise, tu es bien vu des dieux. (Elle va chercher un verre).

Gaston – Et on dit que c'est moi qui bois !

Louise - Les gens sont curieux, ils veulent savoir ce que fait le Fridou, ce qu'il mange. S'il est marié, s'il a des enfants. Ça nous agace.

Le Curé - Du coup, plus de messes le dimanche et je suppose que cela vous arrange bien ?

Monique revient avec un verre pour Louise.

Gaston - Ah, mais pas du tout ! De retrouver mes potes à la sortie du bistrot, ça me manque.

Le Curé - Oui sans doute, mais... La messe, les prières...

Gaston – Il faut dire qu'on est tellement mal assis sur vos bancs d'église.

Le Curé - Et bien, je vois que la célébrité vous a rendus exigeants. Croyez-vous que Jésus sur sa croix a une situation confortable ? Décidément, ce petit vin est délicieux.

Louise – C'est ben vrai. Il a un goût de reviens-y ! Tiens Gaston, comme je ne suis pas rancunière je t'y fais goûter. Mais ne bois pas tout.

Gaston - Ça fait tellement longtemps qu'il est comme ça...

Le Curé – Depuis qu'on fait ce vin. La nuit des temps.

Gaston – Mais non, mon père, je vous parle de votre Jésus. Ça fait tellement longtemps qu'il est comme ça, il a dû finir par s'habituer.

Le Curé - Je voulais vous demander... Puisque Fridou est revenu ; on m'a expliqué que sa fiancée l'avait rejeté ! Oh le pauvre. C'est dommage ; mais les femmes ne sont pas toujours faciles de nos jours. Enfin, d'après ce que j'entends dire.

Gaston - C'est sûr que ça ne risque pas de vous arriver Monsieur le Curé. À ce sujet, vous ne craignez rien... Enfin, je suppose.

Le Curé – Vous, vous égarez mon fils. Je suis uni à notre seigneur et je m'en porte bien. Je n'ai nulle envie de le tromper. Un excellent cru ce petit vin.

Louise - Que peut-on faire pour vous ?

Le Curé - Pourquoi tu me demandes cela Louise ?

Louise - Ben, tout à l'heure vous avez dit... Je voulais vous demander. En général quand on dit ça, ce n'est pas pour rien.

Le Curé - C'est vrai ! Ce doit être ce petit vin qui commence son effet. Puisqu'il doit en rester un peu, j'accepte volontiers un autre verre. (Monique retourne derrière son bar). J'aurais aimé récupérer Fridou maintenant qu'il est de retour, pour sonner les cloches. À ce qu'il paraît, ce fut le meilleur sonneur.

Gaston - Cherchez pas Curé, il devait tinter avec sa tête ; ça amplifiait le son.

Retour de Monique avec la bouteille. Elle en remet dans les deux verres et laisse la bouteille sur la table.

Monique – Vous êtes bien gentils, mais mes jambes ont du mal à suivre.

Le Curé - Tu n'es pas tendre avec ta progéniture Gaston, mais c'est un gentil garçon à ce qu'il paraît. À la tienne Louise. Travailler pour ses voisins, s'entraider, je suis certain que le seigneur lui réservera la meilleure place au paradis.

Gaston – Ah, vous l'avez vu labourer chez le Gustave ? Qu'est que vous voulez, faut bien se rendre service.

Le Curé - Ce pauvre homme, seul pour exploiter une si grande superficie ! Surtout par cette chaleur. Avec ce temps, je n'arrive pas à me désaltérer et la bouteille est bien entamée. En ouvrir une autre serait abusé. Allez, un dernier verre et je fonce rejoindre mes oies. N'oubliez pas de demander à Fridou pour les cloches ?

Louise – Promis. Au revoir Monsieur le Curé.

Le Curé - (Il prend la bouteille). Et merci pour la bouteille. Je finirais de la déguster en pensant à vous. Et n'oubliez pas... (En dansant sur un air connu). Pas de câlin coquin avant de faire vos prières du soir !

Sortie du Curé.

Monique – Il est cuit le Curé !

Gaston – Surtout un peu gonflé. Heureusement, il ne s'est pas rendu compte pour Fridou. Il a cru qu'on aidait le Gustave volontairement.

Monique – Je ne sais pas s'il est gonflé le Curé, comme tu dis Gaston, mais en attendant ça va vous faire une belle note à tous les deux.

Louise – Tu ne vas pas nous arnaquer Monique ?

Monique – Non, mais, la tournée d'hier, le petit-déjeuner de Monsieur ce matin, la bouteille du Curé, et encore je ne suis pas sûr d'oublier quelque chose !

Monique retourne derrière son bar.

Louise – Tu vois avec ton petit-déjeuner, eh ben on va y laisser notre culotte.

Gaston – La Louise, tu m'emmerdes avec ton pognon !

Louise – Dis Gaston, tu crois que Gustave va s'apercevoir qu'on a labouré son champ ?

Gaston - Quelle question... C'est vrai qu'il n'a pas inventé la marmite pour faire bouillir l'eau, mais il ne faut pas non plus le prendre pour un imbécile ! S'il n'était pas parti à la foire, voilà longtemps qu'il l'aurait sorti, son fusil.

Louise - Il ne va rentrer que ce soir ; tu dis à Fridou de passer la herse et il ne verra rien.

Gaston - Et les blés qui ne vont pas pousser ; tu crois qu'il ne va pas s'en apercevoir.

Louise - On dira que c'est le réchauffement climatique.

Gaston - Le réchauffement climatique ?

Louise - On n'entend que ça à la télé, ça ne va pas le surprendre. Et puis, ce n'est pas parce qu'il a labouré, que les blés ne vont pas pousser !

Gaston - A l'envers sûrement ! On ne dirait pas que ton père était cul-terreux ; tu n'as jamais rien compris à la terre.

Louise - Oh, mais qu'est-ce que tu es enrageant mon vieux Gaston ; moi, j'essaie de trouver des solutions

Gaston - Tu aurais mieux fait de la trouver avant que ton gamin y naisse. On n'aurait peut-être pas été emmerdé pendant toutes ces années. Ça ne faisait pas huit jours qu'il était à la maison, ton avorton, qu'il nous faisait déjà une jaunisse.

Louise - Eh ben, toi aussi, fallait te retenir...

Gaston - De quoi que tu causes ?

Louise - De... De... Tu m'énerves, toi aussi tu ne comprends rien. Si tu n'en voulais pas de ton fils, eh ben fallait te retenir ! Aujourd'hui faut faire avec.

Gaston - Et après la jaunisse, ça a été les oreillons, la rougeole, la rubéole ; des machins que je n'avais jamais entendu parler. Tiens la gingivite, etc.

Louise - Ce n'est pas de sa faute s'il a la santé fragile. J'ai peiné à le mettre au monde.

Gaston - C'est toujours comme ça, quand on a du mal à mettre au monde.

Louise - Ben c'est normal... Quand les accoucheurs sont obligés de tirer la tête avec des pinces grosses comme ça, ça laisse des traces.

Gaston - À mon avis, ça ne devait pas être les bonnes pinces. Ils ont trop serré ! Le lendemain, quand le docteur m'a montré ton exploit, il avait une tête si plate, qu'on ne savait pas si c'était un gamin ou un turbot.

Louise - Bon, depuis le temps, elle s'est bien remise en forme sa tête. Qu'est-ce que tu racontes ?

Gaston – Je raconte qu'à l'extérieur peut-être, mais à l'intérieur à mon avis, y a encore des choses plates.

Louise - Il faut toujours que tu le diminues.

Gaston - Objection votre honneur ; si quelqu'un l'a diminué, c'est ben toi. Et à la naissance ! Moi j'ai pris ce qui venait et il y en avait quand même gros, pour un prématuré.

Louise - Je vais te dire une chose mon vieux Gaston... S'il n'y avait pas le gamin, cela ferait longtemps que je ne serais plus là.

Amédée rentre affolé.

Amédée – Gaston, Gaston, ton gamin, il en a fait une bonne...

Gaston - Tu l'as vu labourer chez le Gustave ? Ne t'affole pas, on fait ça pour y rendre service.

Amédée - Tu te fous ma gueule... Gustave m'a dit qu'il avait semé son blé avant-hier dans cette parcelle... On a même bu un coup ensemble.

Gaston – Ne t'occupe pas de ça Amédée ; je maîtrise la situation. Bois plutôt un verre. Allez Monique sert nous un canon.

Louise - Pas question ! La note va déjà être assez salée comme ça.

Gaston - Je suis bien servi dans cette maison ! Pas une pour racheter l'autre.

Amédée – Amène une bouteille de blanc Monique, c'est moi qui paie.

Gaston – Heureusement que nous sommes là, nous les hommes.

Amédée – Donc je te disais...

Gaston – Et moi je t'ai répondu, ne t'affole pas, on fait ça pour y rendre service.

Amédée - Moi je disais ça Gaston, c'est pour t'aider.

Monique amène la bouteille et un verre pour Amédée. Elle sert les trois verres et emmène celui du Curé.

Gaston - Je vais te dire un truc Amédée ; à ta santé... Si tu veux nous aider, trouve une femelle à Fridou. Mais, il faut que ce soit loin et sans billet de retour.

Louise – Eh, pas si loin que ça ! Moi je veux le voir de temps en temps mon Fridou.

Amédée – A ta santé Gaston. Il faudrait faire revenir la télévision pour en trouver une meilleure.

Gaston – Tu parles d'une idée, faire venir encore la télé. Pourvu qu'ils ne viennent pas avec une bande de gamines sous le bras comme dans « l'Amour est dans le champ ».

Amédée – Ben au contraire. Au moins tu as du choix ! Du premier choix, du second choix et du choix d'ailleurs qu'on laisse choir.

Gaston – Tu as raison ; ça ne coûte rien d'essayer. Ce blanc est moins bon que celui du Curé. On voit que Monique a des préférences.

Monique – Eh Gaston, ce n'est pas le même prix non plus !

Entrée de Gustave.

Gaston – Tiens voilà le Gustave Broutechoux !

Gustave – Tout le monde ne peut pas s'appeler Gaston Tonbec. Alors toujours un verre à la main ? Je m'en serais douté ! Ce n'est pas comme ça que vos travaux à la ferme vont avancer.

Gaston – Tout le monde n'a pas les moyens d'aller à la foire.

Amédée – Dis Monique, ramène un verre. Et toi, grand couillon, assois-toi. Figure-toi qu'on parle du Fridou.

Gustave – Ben oui ! J'ai appris qu'il était rentré. Alors la belle s'est affranchie du Fridou ?

Gaston – Eh oui ! Ça n'a pas marché. En même temps ça ne peut pas réussir à tous les coups ! C'est comme les semences, des fois, ça ne pousse pas.

Monique ramène un verre, sert Gustave et retourne derrière son bar.

Amédée – Du coup, on parle de faire revenir la télévision. Cette fois-ci, avec « l'Amour dans le champ ». Pour cette fois on reste en France.

Gustave – A votre santé. C'est vrai que la dernière fois, je n'ai pas compris pourquoi une émission étrangère. On est si bien en France. Et avec des femmes, mais je ne vous raconte pas...

Gaston – Tu as raison. Il suffit de voir Louise pour s'en rendre compte.

Louise – Attends un peu qu'on soit de retour à la maison. Là, tu vas t'en rendre compte !

Gustave – Et maintenant, il est comment le Fridou ?

Gaston – Il n'a pas changé d'un poil. Toujours prêt à aider les autres.

Amédée – Il a même commencé à aider. Enfin il faut voir...

Louise – Amédée, la ferme !

Gustave – C'est certain, la télévision, le Fridou, ça le dégourdirait un peu.

Gaston - Et toi Gustave, tu pourrais y donner des leçons. Tu as déjà ben arrangé ma Louise.

Amédée – Ah bon !

Gustave - Ne pense plus à tout ça, mon vieux Gaston. L'affaire est enterrée, il y a trente-cinq ans. Je ne m'en souvenais même plus.

Louise - Ben merci ; c'était ben la peine que je fasse autant d'efforts à l'époque.

Gaston – Tu n'as vraiment aucun respect mon vieux Gustave. Tu mériterais qu'on te laisse tomber comme une vieille chaussette.

Gustave - Mais, je ne vous ai jamais rien demandé. Je ne suis même pas sûr de savoir qui est le père de toi ou de moi ! Trente-cinq ans c'est loin.

Gaston - C'est juste, tu fais les choses dans mon dos, quand ce n'est pas sur celui de ma bonne femme. Tu es un vilain personnage. Tu as détruit la vie de ce pauvre Fridou, brisé son avenir, ses rêves. Tiens, tu me dégoûtes.

Louise – Vous n'allez pas remettre ça, tous les deux ? Gaston, tu as élevé Fridou, donc c'est toi le père. Pourquoi remuer à nouveau tous ces souvenirs du passé ?

Gustave – Tu as raison Louise.

Gaston – Il n'empêche, il y a toujours eu le doute ! Et la Louise est muette comme une carpe.

Louise – Mais enfin Gaston, on a passé une belle vie dans l'ensemble ? Pourquoi chercher plus loin ?

Amédée – (A Gustave). Tu arrives de ta ferme ?

Gustave – Ben non ! J'arrive direct de la foire. Voilà que je tombe sur la Martine. Et qu'est-ce qu'elle me dit... Le Fridou est rentré. Ni une, ni deux je fonce au café pour avoir des nouvelles. Et voilà !

Amédée – Ah, c'est pour ça !

Gustave – C'est pour ça quoi ?

Amédée – Je me comprends.

Arrivée de Martine.

Martine – Je me doutais bien que vous étiez là ! Mais ma parole, déjà au vin blanc ? Dis donc Monique, ton bar, il fonctionne à plein régime.

Monique – Ah ça, depuis le Fridou est de retour, ça arrose ! Les royalties sont à nouveau sur la bonne voie.

Martine – Ce n'est pas comme mon salon. Dites donc Louise, et cette indéfrisable, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Hier vous êtes partis comme des voleurs tous les deux et mon salon est resté vide !

Louise – Vous avez raison Martine, j'arrive.

Gaston – Eh, si cela ne vous dérange pas, je passe en premier. Parce que la Louise avec la Martine, ça va être une discussion à ne plus finir. Et moi, il faut que je surveille Fridou.

Amédée – D'autant plus que le Gustave est là, maintenant.

Gustave – Qu'est-ce que ça change que je sois là ? Gaston peut surveiller son fils sans moi. Qu'avez-vous encore inventé ?

Amédée – Heu... Bon ben, j'ai ma tournée à faire. À plus tard !

Sortie d'Amédée.

Gustave – Monique, il faut arrêter de faire boire Amédée. Il est bizarre ce matin.

Monique – S'il veut boire, c'est son affaire. Moi, c'est mon affaire, que je fais tourner, pendant ce temps.

Louise – Dites-moi Martine, vous êtes très popole comme on dit ?

Martine – Popole ? Ah, people, on dit people ! Il ne faut pas exagérer non plus. Je suis les activités des vedettes, oui !

Louise – Et la télévision, vous suivez ?

Martine – Pour se tenir informé des nouvelles informations, Oui !

Louise – Alors, est-ce que je peux vous demander un petit service ?

Martine – Si ce n'est pas trop compliqué, oui !

Louise – Vous connaissez Arlette Chaboton, la présentatrice de « L'Amour est dans le champ » ?

Martine – Pas personnellement, mais pourquoi ?

Louise – Vous pourriez l'appeler aujourd'hui pour savoir s'il ne reste pas une place de libre pour un candidat.

Martine – Pour le Fridou ?

Louise – Ben oui !

Martine – Je vais essayer de la faire venir, mais je ne vous promets rien.

Louise – Je vous en serai reconnaissante le restant de mes jours.

Martine – Pas de promesses inutiles. Allez, on n'y va faire ces deux coupes de cheveux ?

Louise – (Se levant). Allez Gaston à la coupe ! Je vous suis.

Sortie de Martine, suivi de Louise et Gaston.

Monique – Et les tournées ? Qui va payer la note ? Je vais bien finir par me faire avoir !

Fin de l'acte II.

À suivre...

Merci de votre attention.

Si ce texte vous a plu, et que vous désiriez connaître la suite, veuillez contacter l'auteur.

letheatredeguy.g@sfr.fr

Merci de préciser le nom de votre troupe, ainsi que sa localisation.